

Samedi 19 septembre 2026
VOIS-TU D'UN MAUVAIS ŒIL QUE JE SOIS BON ?

Philippiens 1, 20c-24. 27a -Matthieu 20, 1-16

« Les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers. »

Il y a des paroles de Jésus qui consolent... et puis il y a celles qui nous agacent ! Celle-ci appartient clairement à la deuxième catégorie. Les derniers seront les premiers ? Et les premiers seront les derniers ? Qu'y a-t-il de juste dans cette histoire ? Imaginez un patron aujourd'hui qui paierait exactement le même salaire à celui qui a travaillé douze heures qu'à celui qui n'en a fait qu'une. Il ne faudrait pas attendre longtemps avant de voir arriver les protestations, les syndicats et les banderoles !

Nous avons au fond une conviction profondément enracinée, qui remonte au partage millimétré du gâteau au chocolat de notre enfance avec le reste de la tablée : une répartition égale des ressources, qui revient à ce développer l'idée que chacun doit recevoir ce qui lui est dû selon son travail, à chacun selon son mérite. Celui qui travaille davantage doit recevoir davantage. Celui qui fait des efforts doit être récompensé. Celui qui respecte les règles doit être reconnu. Et, franchement, cela paraît raisonnable, rien n'est insensé dans ce raisonnement.

Alors pourquoi Jésus vient-il mettre tout cela sens dessus dessous ? Parce que cette parabole ne parle pas d'abord d'économie ou de règles de société. C'est une parabole qui nous parle de Dieu, d'un Dieu qui ne fonctionne pas selon nos comptes. Et, puisqu'elle parle de Dieu, elle parle aussi de nous. Regardons bien la scène.

Le maître sort au lever du jour. Il embauche des ouvriers. Il convient avec les premiers d'un denier pour la journée. Puis il ressort à neuf heures, à midi, à trois heures. Et même à cinq heures, alors qu'il ne reste presque plus rien de la journée, il va encore chercher des hommes. Et ces derniers lui disent quelque chose de très simple : « Personne ne nous a embauchés ».

Cette phrase est importante. Ils ne disent pas : « Nous avons décidé de ne rien faire de toute la journée » ! Ils disent : « Personne ne nous a embauchés ». Ils étaient là, ils attendaient, ils étaient disponibles. Ils étaient, en quelque sorte, les laissés-pour-compte du marché du travail. Et le maître les fait entrer dans sa vigne.

Puis vient le soir. Jésus introduit alors un détail qui n'est pas anodin : au moment de la distribution du salaire, le maître demande de commencer par les derniers. Pourquoi ? Parce que Jésus veut que les premiers voient ce que reçoivent les derniers : un denier. Le salaire d'une journée.

Et alors, tout bascule. Les premiers comprennent qu'ils vont recevoir davantage : c'est logique, c'est même mathématique. Mais ils reçoivent eux aussi un denier. Et ils se mettent à murmurer. Voilà le mot décisif : ils ne sont pas privés, ils ne sont pas lésés, ils reçoivent exactement ce qui avait été convenu. Mais ils ne supportent pas que les autres reçoivent autant.

C'est là que la parabole devient dangereuse : parce que nous les comprenons. Nous sommes eux, ceux qui murmurent. Comme eux, nous savons compter. Nous comptons ce que nous avons fait. Nous comptons ce que l'autre n'a pas fait. Nous comptons les sacrifices que nous avons consentis. Nous comptons les années de fidélité. Nous comptons les efforts. Nous comptons les services rendus. Et surtout, nous comparons. Pourquoi lui ? Pourquoi elle ? Pourquoi pas moi ?

Et nous faisons parfois la même chose avec Dieu. Nous avons une comptabilité spirituelle : j'ai été fidèle, j'ai prié, j'ai servi, j'ai donné, j'ai tenu bon... alors, quelque part en nous, une petite voix dit : « Seigneur, quand même. Tu ne vas pas mettre tout cela au même niveau que celui qui arrive à la dernière heure ! » Et Jésus nous répond : « Vois-tu d'un mauvais œil que je sois bon ? »

Le problème n'est pas la justice de Dieu, c'est notre conception de la justice. Écoutons la réponse du maître : « Mon ami, je ne suis pas injuste envers toi ». Le maître ne dit pas : « La justice n'existe pas ». Il ne dit pas non plus : « Peu importe ce que tu as fait » ou encore « Ton travail ne vaut rien ». Il dit : « N'as-tu pas été d'accord avec moi pour un denier

? » Autrement dit : je ne t'ai rien retiré. Mais voici le problème : tu voudrais maintenant que ce que tu as reçu devienne la mesure de ce que les autres ont le droit de recevoir.

Et c'est là que notre logique est démasquée : nous ne nous contentons pas de recevoir la grâce ; nous voudrions en devenir les comptables. Nous acceptons volontiers que Dieu soit bon avec nous. Ce qui devient beaucoup plus difficile, c'est qu'il soit bon avec quelqu'un d'autre, surtout si cette personne nous paraît moins fidèle ou moins méritante.

Alors la question de Jésus devient extrêmement dérangeante : « Vois-tu d'un mauvais œil que je sois bon ? » Ce « mauvais œil » est plus profond que la simple jalousie : c'est le regard qui se trouble devant la bonté de Dieu, le regard qui ne voit plus le bien reçu par l'autre comme une grâce, mais comme une perte pour soi. Comme si la bonté de Dieu était une quantité limitée. Comme s'il y avait un gâteau, et que si Dieu donne une grosse part à l'autre, il m'en reste nécessairement moins.

Mais le Dieu de Jésus-Christ n'est pas un Dieu dont la générosité diminue parce qu'elle se partage. La grâce n'est pas une récompense. C'est ici que nous touchons au cœur théologique de la parabole : la grâce n'est pas un salaire. Elle n'est pas la récompense de celui qui a suffisamment bien travaillé. Elle n'est pas le résultat d'une performance religieuse. La grâce est précisément ce qui est donné, et c'est pourquoi elle nous scandalise, parce que nous préférons souvent un Dieu juste selon nos catégories à un Dieu qui est bon au-delà de nos catégories. Mais nous ne sommes alors plus dans la grâce, nous sommes dans le contrat. Et c'est justement ce que Jésus vient faire exploser.

Dieu n'est pas celui auquel nous présentons nos comptes pour lui réclamer notre dû. Il est celui qui nous donne avant même que nous ayons quelque chose à faire valoir. La grâce ne signifie donc pas que Dieu serait injuste. Elle signifie que Dieu ne se laisse pas enfermer dans la logique du mérite. Dieu est juste, mais sa justice est traversée par sa miséricorde. Et sa miséricorde n'est pas une faiblesse de sa justice : elle en révèle la profondeur.

Le Psaume 145 le dit : « Le Seigneur est tendresse et pitié, lent à la colère et plein d'amour ; la bonté du Seigneur est pour tous ». Pour tous : voilà le scandale. Et c'est ici qu'il faut entendre la phrase finale : « Les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers ». Jésus ne nous donne pas simplement une nouvelle règle morale, du style : « Soyez gentils avec les retardataires ». Il annonce quelque chose de beaucoup plus radical : il annonce le Royaume, et le Royaume de Dieu ne fonctionne définitivement pas selon la logique de la compétition.

Dans notre monde, être premier signifie souvent que quelqu'un d'autre est derrière. Dans le Royaume, la grandeur ne consiste plus à être au-dessus de l'autre : elle consiste à recevoir avec lui.

Voilà pourquoi cette parabole vient juste après les paroles de Jésus sur les premiers et les derniers. Le Royaume renverse nos hiérarchies. Il ne demande pas : « Qui est le plus méritant ? » Il demande : « Qui est prêt à recevoir ? » Et cela change tout. Parce que devant Dieu, nous sommes tous finalement des ouvriers de la dernière heure : même ceux qui pensent être arrivés les premiers, même ceux qui ont consacré leur vie à Dieu, même ceux qui ont toujours fait ce qu'il fallait.

Et c'est ici que le texte de Paul éclaire magnifiquement cette parabole. Paul dit : « Pour moi, vivre c'est le Christ, et mourir est un avantage ». Il pourrait donc considérer sa propre relation au Christ comme un privilège personnel. Mais il ajoute : « À cause de vous, demeurer dans ce monde est encore plus nécessaire ». Voilà le mouvement inverse du murmure. Les ouvriers de la première heure regardent les derniers et disent : « Pourquoi ont-ils autant que nous ? » Paul regarde les autres et dit : « À cause de vous, je demeure. » La grâce transforme le regard. La grâce me permet de passer de : « Qu'est-ce que l'autre reçoit que je n'ai pas ? » à : « Qu'est-ce que je peux recevoir avec lui ? Et qu'est-ce que je peux donner pour lui ? »

Et cela donne aussi un relief particulier au Jeûne fédéral que nous vivons ce week-end. Une société peut elle aussi devenir tout entière une immense comptabilité. Qui contribue ? Qui reçoit ? Qui travaille ? Qui coûte ? Qui mérite ? Qui a droit à quoi ? Ces questions ne sont pas mauvaises en elles-mêmes. La justice a besoin de règles, une société juste

ne peut pas simplement abolir toute distinction entre les responsabilités, les efforts et les droits. Mais Jésus nous avertit d'un danger : une société peut être parfaitement organisée et devenir profondément inhumaine. Parce que la justice ne consiste pas seulement à calculer correctement, elle consiste aussi à regarder correctement. Et c'est précisément ce que Jésus nous demande : « Vois-tu d'un mauvais œil que je sois bon ? »

Quel regard portons-nous sur celui qui reçoit ? Sur celui qui a moins ? Sur celui qui est arrivé plus tard ? Sur celui qui a échoué ? Sur celui qui a besoin d'une seconde chance ? La question chrétienne n'est pas : « Est-ce qu'il le mérite ? » Elle commence plus loin : « De quoi a-t-il besoin ? » Et cela ne supprime pas la justice. Cela lui donne un horizon plus vaste.

Le Royaume commence lorsque je cesse de dire : « Dieu, donne-moi ce que je mérite. » Et que j'apprends à dire : « Seigneur, donne-moi ce dont j'ai besoin. » La différence est immense. Dans le premier cas, je viens avec mes droits. Dans le second, je viens avec mes mains ouvertes. Et c'est peut-être cela, la conversion chrétienne.

Le Royaume commence exactement là : là où je cesse de compter, là où je cesse de comparer, là où je cesse de murmurer, là où le bonheur de l'autre ne m'enlève plus rien, là où sa grâce devient aussi ma joie.

Amen !